

**INOUE Yasushi**

*La Mort, l'amour  
et les vagues*

Récits traduits du japonais  
par Aude Fieschi



*Éditions Picquier*

## Préface

Dans ce recueil, publié au Japon sous le titre *Amour*, ont été rassemblés trois récits d'Inoue Yasushi, concis, percutants, grinçants même, publiés en 1950 et 1951. Les spécimens humains décrits ici s'empêtrent dans leurs contradictions, leur mesquinerie, leur orgueil, leur vanité, sous l'œil froid et ironique de l'auteur qui ne fait rien pour nous les décrire sous un jour sympathique. Mais dans leur imperfection même, il sait les rendre émouvants.

Pourtant, derrière ce titre un peu ambitieux, est-ce bien d'amour qu'il s'agit ici ? Les trois exemples donnés par Inoue nous poussent à en douter.

Le héros d'*Anniversaire de mariage* lui-même hésite sur la nature des sentiments qu'il éprouve pour sa femme. La connivence dans la médiocrité, la maniaquerie ou le vice peuvent-ils être assimilés à de l'amour ?

Uomi Jiro, dans *Le Jardin de pierres*, aime-t-il vraiment la jeune Rumi, comme il s'obstine à le prétendre, au risque de perdre à jamais son meilleur ami et rival, ou n'est-ce qu'une toquade d'étudiant pour une femme qui n'a rien de commun avec lui et qu'il laissera tomber à la première occasion pour chercher une épouse plus conforme à sa situation sociale ? Il y a du défi dans l'attitude du jeune homme, mais aussi beaucoup de lâcheté.

Qui connaît le jardin de pierres du Ryôanji à Kyôto pourra certes mieux apprécier le rôle qu'il joue dans cette histoire. Il y a des lieux qui, par leur beauté ou leur spiritualité, ont le pouvoir de révéler aux hommes des sentiments cachés au plus profond d'eux-mêmes, qui suscitent un besoin de loyauté absolue : ce jardin, aménagé en 1499 et dont l'inspiration zen est indubitable, doit être de ceux-là. Uomi Jiro en fera par trois fois l'expérience : il est dangereux de tricher avec l'amour.

Un hôtel isolé, perché en haut d'une falaise, surplombant la mer, dans un cadre magnifique : tel est le décor de la première histoire *La Mort, l'amour et les vagues*. La mort est la raison de la présence dans cet hôtel des deux seuls clients : ils sont venus là pour se suicider. Leurs motifs sont nobles : le désespoir d'amour pour la femme, le

déshonneur pour l'homme. L'histoire commence donc comme une tragédie classique : il y a de la grandiloquence dans les déclarations des deux personnages qui « doivent mourir ». Mais la pièce pourrait bien tourner au vaudeville : rien ne se passe comme prévu ; la vie peut faire dévier même les situations les plus tragiques.

Et cette fois encore, est-ce bien l'amour qui décidera les deux personnages à essayer de continuer à vivre ? N'est-ce pas plutôt une sorte de fatalisme concrétisé par les paroles de Nami : « Je peux mourir comme je peux vivre », cette même Nami qui remet en question la nécessité de se suicider pour cause de déshonneur : « Il y a des gens qui prétendent que la gloire est due à une accumulation de malentendus. Il doit en être de même du déshonneur. »

Deux années plus tôt, dans *Le Fusil de chasse*, un livre qui justement allait le rendre célèbre, Inoue croyait encore à la nécessité du suicide pour Saïko, l'héroïne.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous interroger sur les raisons de ce changement de ton de l'auteur, concernant un thème aussi important pour les Japonais que le suicide.

L'amour, l'honneur, la gloire, pourraient donc être sujets à caution. Les vagues, elles,

participent de l'éternité. Depuis que le monde est monde, elles existent. Et Guillaume de Rubrouck lui-même devait déjà avoir plaisir à les contempler, à en entendre le bruit...

Qu'un homme d'affaires japonais décide qu'il ne mourra pas avant d'avoir lu les souvenirs de voyages d'un franciscain flamand, ambassadeur de saint Louis auprès du grand khan de Mongolie au XIII<sup>e</sup> siècle, pourrait sembler une manifestation de pur snobisme, mais nous connaissons trop l'intérêt que portait Inoue à la Chine et à la Mongolie pour croire qu'il ait pu citer ce livre par hasard...

Et cela nous amènerait à nous demander si l'auteur, dont la vision du monde semble assez pessimiste, à l'époque où il a écrit ces récits, n'a pas lui-même « essayé de vivre », par amour pour la connaissance.

A. F.

**LA MORT, L'AMOUR  
ET LES VAGUES**

Lorsque septembre fait entendre sa voix, à Tôkyô, le matin et le soir le soleil est moins chaud et très vite l'air frais de l'automne vous pénètre à travers le kimono d'été. Mais si l'on descend d'une traite jusqu'à Kishû, sur la ligne de Kiseinishi, presque au bout de la ligne, à l'extrémité sud, dans la ville de K., on a l'impression d'être revenu un mois en arrière. Ainsi pensait Sugi en contemplant l'indigo profond de la mer sur laquelle, bien qu'il ne fût que sept heures du matin, le soleil se reflétait en une multitude de petites écailles brillantes.

Il avait entendu parler de l'hôtel Nanki pour la première fois la veille au soir, dans la station thermale de Katsuura où il se trouvait. Avant la guerre, cette maison servait de résidence secondaire à un homme d'affaires de Kobe, mais par la suite elle avait changé de main et avait été transformée en hôtel ; au printemps dernier on en avait parlé dans les journaux. C'était une maison coquette, de type occidental, ressemblant

un peu à une pâtisserie, moins grande qu'elle ne le paraissait, adossée au nord-est contre une grande falaise qui, selon la légende, abritait autrefois des pirates ; ainsi perchée sur sa colline, elle rassurait par son côté imposant. En face de ce qu'on appelle le large de Kumano, on apercevait de loin une tour moyenâgeuse dont les pierres renvoyaient la lumière du soleil.

Après s'être fait conduire dans une chambre du premier étage donnant sur le large, Sugi Sennosuke posa son sac et son chapeau sur la table et sortit aussitôt dans le vestibule qui surplombait la mer. Puis il jeta un coup d'œil à la falaise abrupte qui se dressait comme un paravent à trois ou quatre cents mètres de l'hôtel. Du côté du large, le versant de la colline avait été comme tranché et le rocher, nu et lisse, usé par les tempêtes pendant des centaines ou des milliers d'années, tombait à pic dans la mer.

Ce matin-là, au large de Kumano, l'eau était lisse, d'un bleu uniforme, à l'exception des cercles blancs d'écume qui se formaient lorsque les vagues venaient frapper le pied de la falaise. De l'endroit où il se trouvait, Sugi pouvait entendre le bruit des vagues qui s'y écrasaient.

« Ah, ce coin a l'air parfait ! » pensa Sugi en arrêtant son regard sur un endroit, tout à fait à gauche de la grande falaise. Il y avait là des pins

au-dessus desquels voletaient quatre ou cinq petits oiseaux de mer dont il ne connaissait pas le nom. Brusquement, ils repliaient leurs ailes et se laissaient tomber en ligne droite une dizaine de fois. Comme ils piquaient en plein sur les rochers, on pouvait croire qu'ils allaient s'y fracasser, mais ils faisaient volte-face, remontaient en décrivant un arc de cercle, puis plongeaient en vrille un peu au large de la bande d'écume.

« Vraiment idéal ! » pensa Sugi. C'était la première fois qu'il se réjouissait d'avoir trouvé un endroit convenable pour se donner la mort ; soulagé, il se mit à fumer.

Sugi arrêta son regard une nouvelle fois sur la ligne de rochers escarpés, brun foncé, et en la suivant du regard, il vit un petit corps qui tombait, s'arrêtait en chemin, rebondissait, puis dessinait un dernier arc de cercle devant ses yeux.

Ce corps, c'est le mien, s'entendit-il dire. Mais il n'en éprouva ni sentiment de peur ni frisson particulier.

Avant qu'il aille se fracasser contre le rocher, il perdrait sans doute connaissance. Les lois de la physique veulent qu'un corps inanimé tombe suivant une ligne droite. L'irruption dans la mort avait une précision géométrique ou encore la clarté d'une compétition sportive.

« Bon ! » se dit Sugi en retournant dans sa chambre ; il parcourut du regard l'endroit où il allait passer les trois jours qui lui restaient à vivre. Il y avait deux pièces : la plus grande contenait un lit, une table et une chaise ; la literie était propre et le sommier confortable. Il jeta un coup d'œil dans la petite pièce à côté. C'était la salle de bains. En ouvrant grand les fenêtres, il se rendit compte qu'au sud comme à l'ouest on avait vue sur la mer. Un avis prévenait la clientèle qu'il n'y aurait de l'eau chaude que le matin et le soir, mais comme il avait l'intention de sortir le reste du temps cela n'avait pas d'importance. Il tourna le robinet du lavabo et de la douche. Contrairement à ce qui était annoncé, l'eau était froide.

Etait-il raisonnable d'espérer un confort supérieur à celui-là dans un hôtel japonais juste après la guerre ?

Sugi avait à peine fait le tour de la chambre que le garçon d'étage entra.

Il n'avait pas perdu son air d'étudiant. Sugi pensa que le garçon devait faire ce travail pendant l'été pour gagner un peu d'argent de poche, ce que le jeune homme confirma en expliquant que tout en travaillant l'été dans cet hôtel, il préparait des examens pour entrer dans une université à Tôkyô.

« Y a-t-il d'autres clients ?

— Oui, une personne depuis hier.

— Et ça peut marcher avec seulement deux clients !

— Cet hôtel a été construit il y a quatre ou cinq ans pour recevoir des touristes étrangers, mais ça ne marche pas bien. »

Sugi, tout en écoutant ces explications, remplissait la carte que lui avait tendue le garçon d'étage :

*Sugi Sennosuke, trente-huit ans,  
directeur de la société Sugi.*

*Durée présumée du séjour : trois jours.*

*But du voyage...*

« Il faut aussi préciser le but du voyage ? demanda Sugi en cessant d'écrire.

— C'est comme vous voulez. Simplement il y a une colonne pour ça. »

Et il ajouta :

« Lorsque j'ai donné la carte à l'autre personne, elle a fait la même réflexion. »

Et le jeune homme montra la carte qu'il tenait à la main.

« C'est bien du français, n'est-ce pas ? Elle ne doit pas aimer ces questionnaires d'hôtel et c'est pour ça qu'elle a écrit en caractères romains.

— En français ?

— Oui, puisque ce n'est pas de l'anglais. »

Sugi s'empara de la carte et parcourut du regard la jolie écriture de l'autre client. C'était une écriture de femme.

*Tsujimura Nami, vingt-trois ans,  
sans profession.*

*Durée probable du séjour : deux jours.*

*Adresse : Tôkyô...*

*Objet du séjour : MORS*

« Tiens ! pensa Sugi. MORS, ce n'est pas du français, c'est du latin. Et cela veut dire mort, si je ne me trompe. Oui, c'est bien ça, mourir. » Sugi fut très surpris. N'était-il pas sur le point lui-même d'inscrire « mourir » lorsqu'il avait décidé qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention ?

« C'est une jeune femme !

— Oui.

— Elle a écrit “voyage”. Oui, “voyage” », expliqua Sugi, et après le départ du garçon, il trouva singulier qu'une autre personne soit venue justement dans cet hôtel avec l'intention de mourir.

Mais il n'en éprouva pas d'émotion particulière. Et il ne tenta même pas de savoir de quel genre de femme il s'agissait. Le suicide des autres, pour Sugi aujourd'hui abandonné de tous, ne comptait pas plus que l'éclatement d'un nuage

ou le déferlement d'une vague. C'était une espèce de phénomène naturel. Il trouvait pénible de s'occuper des affaires des autres. Lorsqu'il était à l'Institut supérieur, l'échec d'un de ses amis aux examens l'avait laissé complètement indifférent. Cette fois, c'était un peu la même chose. Si cette femme avait envie de mourir, c'était son problème. Pour sa part il mourrait s'il en avait envie, car il n'attendait plus rien de la vie. Et il ne craignait plus rien non plus.

Sugi descendit assez tôt dans la salle à manger pour déjeuner. Depuis le début du voyage, il se réveillait étrangement tôt. En temps ordinaire, il lui fallait environ huit heures de sommeil, mais curieusement, du fait qu'il avait cessé de travailler et décidé de se suicider, il n'avait plus besoin que de cinq heures de sommeil pour se sentir en forme et, de lui-même, il se réveillait tôt.

Aussi, ce matin-là, s'étant levé à cinq heures, il avait pris son petit déjeuner, et comme il n'avait rien d'urgent à faire, il était monté dans le premier train. Il était arrivé à Kimoto à sept heures et s'était rendu directement dans cet hôtel.

Il avait terriblement faim. Il avait bien pris ce petit déjeuner très tôt, avant de partir, mais il avait l'impression qu'il n'arriverait pas à attendre midi.